

[illegible]

— *Là où s'arrête la route perdure l'architecture populaire* —



— ANTHROPOISATION DU VAL —





2024, Gaëtan Détraz. Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>).

Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CC BY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs.

École Polytechnique Fédérale de Lausanne

Anthropisation du Val,

Là où s'arrête la route perdure l'architecture populaire.

Énoncé théorique d'architecture 2023 - 2024

Gaëtan DÉTRAZ

sous la direction de :

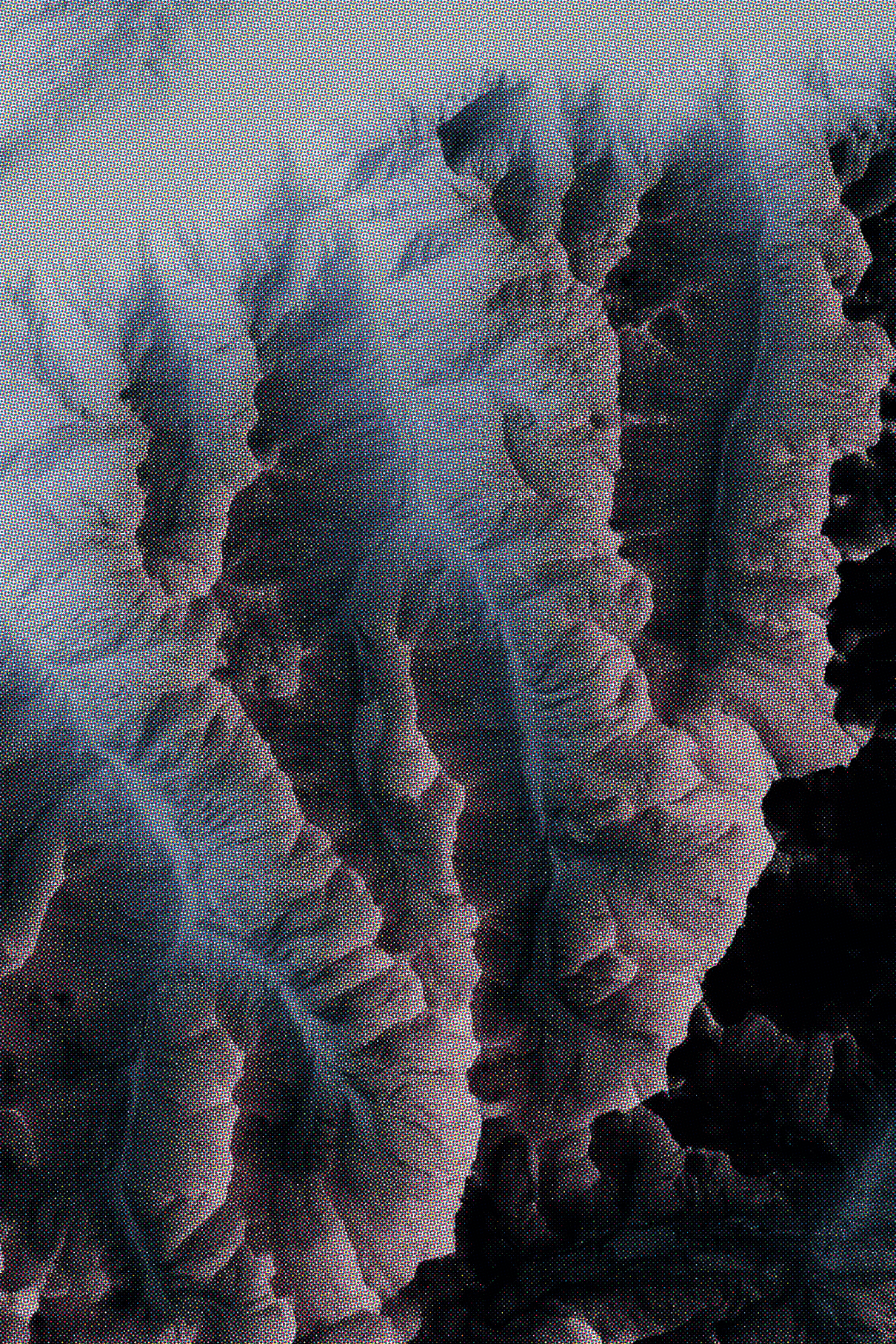
Professeur Nicola BRAGHERI

Maître EPFL Vasileios CHANIS

Un grand merci aux gens

TABLE DES MATIÈRES

CONTEXTUALISATION	9
LE VAL ET SES SAISONS	13
L'ESPACE ANNIVIARD	17
DE L'AGRO ET DU PASTORAL	23
UN PAYSAGE RÊVÉ	29
LES DÉRIVES DU FOLKLORE	43
FORMES ARCHITECTURALES	49
QUOTIDIEN ANNIVIARD	61
PERSPECTIVES	67
BIBLIOGRAPHIE	71



||||| CONTEXTUALISATION

L'être humain habite la montagne depuis des millénaires, iel s'en est accommodé·e et a su la transformer en ressource. Le paysage que nous offre les vallées escarpées des alpes suisses n'est en aucun cas sauvage, il a été modelé par la main de ses habitant·e·s.

Le val d'Anniviers se distingue par son histoire spécifique de la transhumance, façonnée par des siècles de pratiques agropastorales singulières. L'évolution de cette vallée latérale reflète la manière dont les anniviard·e·s ont su s'adapter aux conditions naturelles difficiles, créant ainsi un mode de vie à la croisée du nomadisme et de la sédentarité. L'architecture populaire qui s'est développée sur son territoire a été conçue pour être utilitaire, sans forcément d'intérêt pour le beau. Si l'agriculture et l'élevage ont joué un rôle crucial dans la [sur]vie des communautés locales, les vestiges architecturaux qui subsistent dans l'espace du val ne sont rien de plus que la *rémanence* de ce mode de vie paysan aujourd'hui disparu.

Dès les premières manifestations de l'agriculture, le Val d'Anniviers a développé un modèle unique d'agropastoralisme, combinant avec pertinence l'exploitation des terres agricoles et la pâture des alpages. Ce mode de vie saisonnier, caractérisé par des migrations périodiques des familles paysannes avec leur bétail, a forgé l'identité culturelle et sociale de la région¹. La transhumance anniviarde, pratiquée de manière continue et régulière durant des siècles, a laissé son empreinte sur la morphologie du paysage alpin, au travers de constructions et d'installations dédiées aux différentes haltes de la vie annuelle dans le val.

¹ BRUNHES & GIRARDIN, 1906, pp. 331-332

L'économie de marché et l'industrialisation survenue au cours du XX^{ème} siècle ont apporté des changements radicaux à ce paysage rustique, transformant jusqu'à ses fondements le val d'Anniviers. Passant d'un système presque exclusivement vivrier à une économie de marché agricole, cette transition a conduit les paysan·ne·s à se spécialiser dans une activité professionnelle spécifique. En découle alors une séparation

² MÉTRAILLER-SALAMIN, 2009, p. 158

nette entre l'agriculture et le pastoralisme. Les habitant·e·s du Val d'Anniviers ont dû s'adapter, abandonnant en partie leur mode de vie nomade pour aller s'installer dans des centres urbain économiquement viables. La majorité d'entre eux·elles s'exodèrent vers Sierre², car ils possédait déjà des terrains et des bâtiments dans la périphérie de la ville.

Cette lente évolution sonne le glas d'une époque où la communauté primait sur l'individu, où le partage des tâches et la répartitions des rôles étaient nécessaires pour le bon fonctionnement des différents hameaux anniviards.

³ DESOR, 1855, pp. 45-47

Pourtant, les vestiges de cet agropastoralisme disparu se lisent encore dans l'espace paysager alpin. Des vestiges qui sont non seulement architecturaux mais également sociétaux, les différents évènement et fêtes religieuses qui ponctuent encore aujourd'hui l'année³ résonnent quelque peu comme un souvenir amer de ces temps déchus. Comme une tentative de résilience de ces communautés face aux changements économiques et sociaux qui s'opèrent depuis quelques dizaines d'années au cœur de leur vallée. Cette étude approfondie du quotidien passé, des pratiques agricoles et des mouvements saisonniers vise à offrir une vision intime du mode de vie quotidien dans le Val d'Anniviers, explorant la manière dont ces traditions ont façonné l'identité locale et la relation entre l'habitat alpin, la domestication des alpes et les traditions régionales.

Au travers de cette recherche j'espère pouvoir acquérir une bonne compréhension du quotidien que menaient hommes et femmes dans le val d'Anniviers, mais je souhaite également pouvoir cerner la morphologie du val, son organisation spatiale et le fonctionnement social des groupements qui peuplaient cette vallée avant la disparition de l'agropastoralisme. Je souhaite également comprendre et questionner l'habitat rural alpin et la relation particulière qu'elle entretient avec le folklorisme d'aujourd'hui. La polarité qui existe entre la réalité du terrain et l'image que l'on a voulu en donner m'a toujours beaucoup questionné et c'est l'une des raisons qui me pousse à effectuer ce travail.

La question du terme employé pour définir l'architecture sans architecte m'a beaucoup travaillé. Si le terme *vernaculaire* me semblait à l'origine plus adapté que les autres, il m'apparaît cependant trop connoté. Son appartenance à une région, à une communauté voir même à une période spécifique correspond à ce que je voudrais transmettre de ces constructions. Cependant, l'aspect symbolique qui s'y rattache, les notions d'architecture primaire, l'ésotérisme qui en découle jusqu'à l'origine même du terme *vernaculus*. Si l'architecture vernaculaire subit plusieurs tentatives de définition, seule celle que le professeur Paul Oliver développe dans son *Encyclopedia of Vernacular Architecture of the World* correspond plutôt bien à ce que je définirais comme l'architecture à laquelle je m'intéresse dans ce document. Il la définit comme étant :

*«L'architecture des gens ,
l'architecture sans architecte,
faisant appel aux matériaux
disponibles sur place et mettant
en œuvre des techniques
traditionnelles, par opposition
à l'architecture pour les gens,
l'architecture d'architecte».*

Étant donné l'ambiguïté qui entoure cette terminologie du vernaculaire, je préfère m'orienter vers un terme plus vague mais qui me semble plus adapté à ce que sont vraiment ces constructions :

Une architecture populaire.

A savoir une architecture par le peuple et pour le peuple. La détermination d'un habitat dont le rôle est clairement défini par la fonction et non pas le choix de sa forme.



||||| LE VAL ET SES SAISONS

Au cœur des alpes suisses, un voile mystique enveloppe le Val, un lieu où la topographie elle-même semble être le canevas d'une épopée fantastique. Les sommets, comme des sentinelles de pierre, se dressent fièrement, coiffés de neiges éternelles qui brillent comme des joyaux étincelants sous la lueur des étoiles.

Au printemps, lorsque le grondement des torrents se réveille après un long sommeil hivernal, la vallée s'habille de verdure. Les montagnes, jadis vêtues de blanc, se parent d'étoffes douces et pastel, comme si la nature elle-même était une muse talentueuse. Les forêts s'épanouissent, laissant émerger bourgeons délicats et fleurs aux pétales lumineux, créant un paysage digne des contes les plus enchanteurs.

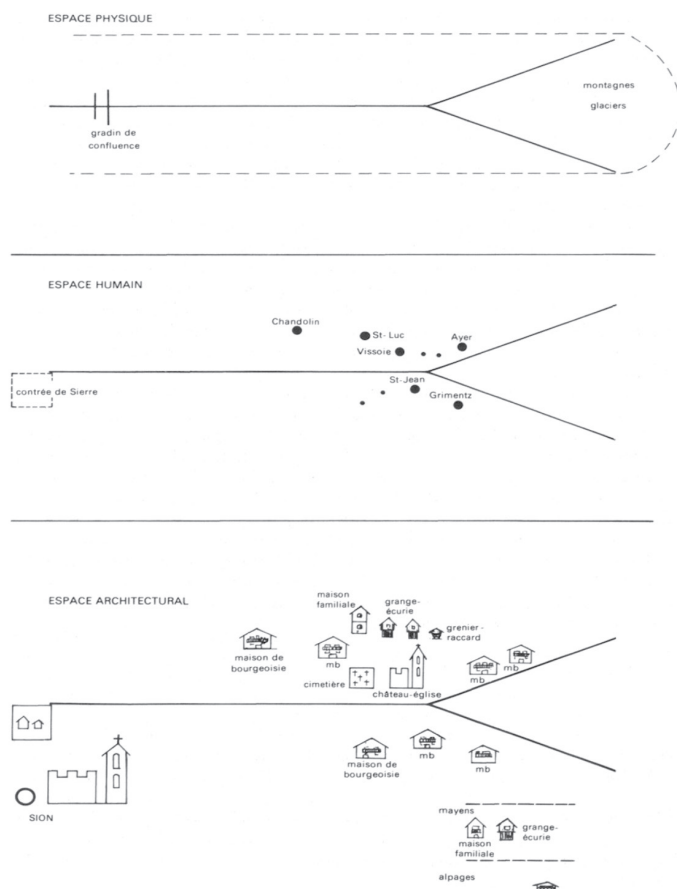
L'été arrive, apportant avec lui une symphonie de couleurs et de vie. Les prairies verdoyantes s'étendent à perte de vue, ponctuées de fleurs aux teintes éclatantes. Les montagnes se transforment en royaumes magiques, où les lacs se reposent, semblables à des miroirs enchantés, reflétant un ciel d'azur et des sommets couronnés de leurs glaces scintillantes. Les sentiers serpentent à travers des contrées secrètes, révélant des recoins mystérieux où perdurent les vestiges d'une mémoire bientôt perdue.

À l'approche de l'automne, la vallée se transforme en une palette de couleurs flamboyantes. Les feuilles des arbres dansent dans l'air, prenant des teintes d'or et de pourpre, tandis que les montagnes semblent se parer d'une couronne d'ambre. Les légendes racontent que c'est à cette période que les esprits des anciens habitants du Val d'Anniviers se réveillent, traversant les vallées en fredonnant des mélodies oubliées depuis des siècles.

Puis vient l'hiver, une saison d'une beauté aussi rude que mystérieuse. Les montagnes se couvrent d'une cape de neige épaisse, créant un paysage immaculé digne d'un royaume de

solitude. Les sommets deviennent des tours de glace et de cristal, et les rivières gelées se taisent, plongeant le val dans un silence étouffé qui résonne dans l'air froid de décembre. Les villages, lovés comme des bijoux dans cette pente hivernale, semblent protégés des ardeurs de la montagne.

Le Val d'Anniviers, tout au long de l'année, est un monde où la frontière entre la réalité et l'imaginaire s'estompe. Chaque saison dévoile une facette différente de cette terre fantastique, où les montagnes, les rivières et les forêts sont les protagonistes d'une histoire éternelle qui se déroule au fil du temps et des saisons, ensorcelant tous ceux qui ont la chance de s'aventurer dans ses terres irréelles.







Sur le chemin de Zinal, 1920, CHAPPUIS, Médiathèque Valais, Martigny

||||| L'ESPACE ANNIVIARD

Le val d'Anniviers est l'une des sept vallées transversales du Valais. Son *Thalweg*⁴ s'oriente du Sud au Nord. L'accès au val n'est pas aisé. On y accède en montant de 400m depuis la plaine rhodanienne jusqu'au flanc *Est* d'une gorge de raccordement escarpée. Cette dernière est le résultat de ce que les géologues appellent un gradin de confluence⁵. Une formation géologique qui découle d'une ancienne vallée glaciaire et qui forme une barrière rocheuse que les eaux du glaciers viennent éroder en un point clé, créant ainsi une gorge de raccordement. Cette spécificité géologique qui rend l'accès au val encore plus complexe et qui le classe dans la catégorie des modèles insulaires⁶ est certainement la raison pour laquelle ses habitant·es y ont vécu reclus pendant plus longtemps que dans les autre contrées du Valais.

4 Sens de la vallée
(correspond au sens dans lequel
coule la rivière)

5 BRUNHES &
GIRARDIN, 1906, p. 329

6 ROBIC, 2001, p. 71

D'ailleurs, les annivardiens l'expriment très bien, il y a un dedans et un dehors, l'espace annivard est perçu comme un environnement clos, renfermé sur lui-même, un phénomène que l'on ne retrouve pas que dans la géographie du lieu, mais également dans l'esprit de ceux-elles qui l'habitent⁷.

7 CRETIAZ, 1979, p. 23

L'organisation spatiale du Val d'Anniviers correspond à une forme en Y avec ses deux centres névralgiques différents. Le premier est Sierre, le point de départ de la vallée et le niveau le plus bas (527m). Le second est situé à la jonction des deux vallées secondaires qui sont le val de *Moiry*, à l'Ouest et qui se termine sur le barrage du même nom et le val de *Zinal* à l'Est. C'est à la confluence de ces deux vallées que siège le village de Vissoie, devenu le centre administratif de la commune lors de sa fusion en 2009.

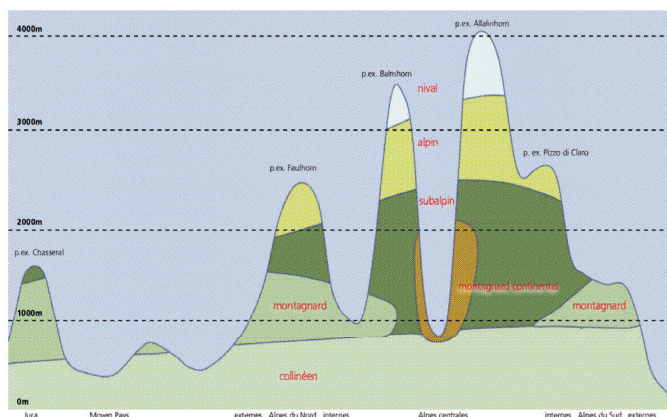
Bien que le val s'étend du sud au nord, le léger décalage de l'axe du *Thalweg* avec le nord géographique permet à la vallée d'obéir aux règles de l'*Adret* et de l'*Ubac*⁷. Ainsi l'on peut constater que la rive droite de la *Navigenze* constitue la partie la plus occupée du val. Cela s'explique par l'ensoleillement car la topographie accidentée de ces vallées crée une asymétrie considérable dans les températures et

8 VESSEREAU, 1921, p. 321

l'ensoleillement du sol. L'humain·e a donc pris soin de venir habiter les parties les moins froides en laissant l'*Ubac* aux forêts dont iel tire son bois de chauffe.

Afin de pouvoir profiter de toutes les ressources naturelles qu'offre cette vallée, les autochtones ont dû développer un mode de déplacement en fonction des saisons. Chaque famille du Val d'Anniviers possède un patrimoine bâti qui s'étend de *Sierre* dans la vallée du Rhône (600m) jusqu'aux derniers alpages d'altitude (2'800m). Les habitant·es y pratiquent une forme particulière de polyculture, dans laquelle les étages inférieurs de la vallée sont consacrés à la vigne tandis que les étages supérieurs sont consacrés à la pâture du bétail, et sur les différents étages intermédiaires poussent les céréales et légumes qui y sont cultivées jusqu'à une altitude de 1'900m⁹. Cette forme de polyculture est due à la variabilité du climat et de la végétation des différents étages alpins. Dans les montagnes suisses, les grandes différences de température entre l'hiver et l'été ont obligé les hommes à s'adapter à leur environnement.

⁹ BRUNHES & GIRARDIN, 1906, p. 339



Etages de végétation, EnviroTools, METER, 2018

Le parcours, lui, est plus complexe que le simple aller retour bi-annuel qui s'effectue ailleurs, il se compose en quatre étapes principales que sont la plaine, les prairies de village, les mayens et les alpages¹⁰.

10 CRET'TAZ, 1979, pp. 23-24.

La plaine est le seul espace du val qui n'est pas intérieur à ce dernier, C'est le point de contact entre les anniviard·es et le monde extérieur, l'endroit où l'on peut se fournir ce que l'on ne peut produire dans la vallée. En bas, ils ont aussi su s'installer, dans la périphérie de Sierre où ils ont pris leurs quartiers, proches de leurs vignes.

Les prairies de villages sont la source principale de foin car elles sont alimentée en eau par les bisses. De plus, une utilisation raisonnée du sol permet de faire paître le bétail sur tous les sol pâturables de la vallée. Ainsi la terre se retrouve entièrement fumée sans qu'il y ait besoin d'épandre la fumure. C'est à cet étage alpin également que sont plantés les légumes et céréales ainsi que le chanvre et le lin pour la confection des vêtements.

Les mayens sont destinés à la pâture et à la récolte du foin, le foin y est stocké pendant l'hiver et le bétail est déplacé de mayen en mayen durant la saison froide pour se nourrir des récoltes estivales.

Les alpages finalement ne servent qu'à la pâture car l'herbe qui y poussent ne pas y être récoltée de façon correcte. Généralement les stations sont séparées l'une de l'autre d'un jour de marche. Pour que le/la berger·ère ait toujours un toit pour la nuit.

Pendant les mois les plus chauds, les vaches et les agriculteur·rice·s se déplacent vers les alpages de plus haute altitude, à environ 2 700 mètres, où les alpages sont utilisés pendant trois ou quatre mois par an pour produire du fromage. Ces alpages sont isolés les uns des autres et sont autosuffisants, en raison de leur situation dans des pâturages différents. La densité des bâtiments sur un alpage

est généralement liée à son altitude, les alpages plus élevés ayant généralement plus de bâtiments. Dans les grandes communautés, les agriculteurs peuvent posséder plusieurs alpages situés à plusieurs kilomètres les uns des autres, et la décision de passer d'un alpage à l'autre est prise en fonction de la qualité de l'herbe. L'ensemble des bâtiments utilisés par les anniviards pendant la saison est appelé «train d'alpage». Chaque famille possède généralement au minimum une habitation au hameau avec une cave, un grenier et une étable, pour l'hivernage, plusieurs mayens répartis sur l'étendue du val. Quant à l'alpe, qui est généralement à des altitudes qui dépassent la limite de végétation, elle est souvent partagée par la communauté et n'offre guère plus qu'une toiture rudimentaire et un lit de paille. Les constructions alpines et les petits bâtiments ruraux ont été développés pour répondre aux besoins de l'économie montagnarde, qui diffère de celle du Jura et des producteurs de fromage à pâte dure des Préalpes ou de l'Oberland. Ces bâtiments ont une longue histoire, qui remonte à la fin du premier millénaire, lorsque les premiers établissements des Alpes centrales ont été créés et que des vestiges de l'ancienne production laitière ont été découverts le long de la route du Saint-Gothard¹². Le processus d'«estivage» ou l'utilisation des alpages pour produire du fromage nécessite plusieurs bâtiments tels que des étables, des greniers à foin, des caves, des fromageries, des granges et des logements pour les bergers.

12 DELLA CASA, 2009, p. 16



Petit Bisse au dessus de Grimentz, Simon Epiney, 1925 |



||||| DE L'AGRO ET DU PASTORAL

L'espace alpin constitue un objet d'étude particulièrement intéressant d'un point de vue architectural. Notamment car l'industrialisation et les changements radicaux qui s'y sont opérés depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle offre une double lecture du territoire alpin au sein duquel on peut encore lire sur les cartes et sur les sols les traces de la vie agropastorale passée. Une cohabitation étrange où la montagne devient source d'énergie et de divertissement et les infrastructures industrielles côtoient les mayens en ruine. Pourtant, au sein de cette nouvelle vision alpine subsiste encore une économie agricole.

Si aujourd'hui cette économie subsiste, c'est qu'elle s'est adaptée à la modernité du marché et qu'elle a cessé d'être une forme d'auto-subsistance. En effet, Lorsque l'on entre dans une logique de marché, alors l'objectif de l'exploitation évolue. On ne cherche plus simplement à couvrir les besoins alimentaires de la famille en fournissant un effort minimal. Mais on cherche à produire le plus possible afin de pouvoir conserver un bénéfice tout en concurrençant les autres producteurs et productrices.

Il est important de préciser la signification et de dissocier les termes agropastoralisme et agriculture. Si l'on se fait aisément une idée de ce qu'est l'agriculture, il est plus difficile, pour un non-initié de définir ou de se représenter l'agropastoralisme. Pourtant le cas alpin est un exemple parfait de ce mode d'exploitation des terres. L'agropastoralisme peut se définir comme un système à la croisée de l'agriculture et du pastoralisme. Un mode d'utilisation équilibré et raisonné du sol où chaque composante est intrinsèquement liée aux autres et les complète.

Généralement, les sociétés agropastorales se développent dans les régions où l'agriculture n'a pas su se développer correctement, que se soit pour des raisons climatiques ou pour des raisons de pauvreté agronomique des sols. Ainsi, dans les alpes, les fonds de vallée, les zones plates et bien ensoleillées sont consacrées à la production végétale

alors que les versants aux pentes les plus raides sont dédiés à la pâture du bétail.

Par cette exploitation binaire, la presque totalité des surfaces du territoire alpin est utilisée. Le val d'Anniviers ne fait pas exception à cette règle. C'est de ce système que découle d'ailleurs leur réputation de nomades. Devant constamment se déplacer pour s'occuper de leurs différentes cultures et de leur bétail. Le changement le plus important qu'a subi le monde paysan dans ce dernier siècle est qu'il est passé d'une agriculture presque exclusivement vivrière à une agriculture de commerce et à une scission radicale de l'agro et du pastoral. En effet, le marché a poussé les producteurs à se spécialiser et à augmenter les quantités de matière produite pour qu'ils puissent conserver leur rentabilité. Ainsi l'on peut constater une disparition totale des cultures végétales dans l'espace du val. Un fait que l'on constate aisément lorsque l'on compare les orthoimages anciennes et actuelles.

Ce changement drastique de modèle d'agriculture des sols a conduit à un abandon des composantes architecturées sur le territoire de la vallée. Avec l'arrivée des infrastructures comme le barrage de Moiry, beaucoup des anniviards ont été embauchés, d'abord pour construire la route, puis pour construire le barrage, les habitants virent cette nouvelle opportunité comme un moyen de se faire de l'argent et de quitter la vie harassante du monde agricole. Seules les familles les plus riches et possédant le plus de bêtes restèrent dans ce domaine et augmentèrent leur patrimoine. Au fur et à mesure de son développement, l'agriculture a joué un rôle majeur dans la sédentarisation des civilisations, permettant aux communautés de s'agrandir considérablement tout en développant des infrastructures dont il devient de plus en plus difficile de se passer.

La production agricole a radicalement changé et les communautés sédentaires ont commencé à fonctionner selon un nouveau schéma : prévenir plutôt que guérir. Ainsi, les denrées alimentaires sont stockées, comptabilisées et privatisées. Cependant, dans les Alpes suisses, et en

particulier dans le Val d'Anniviers, la topographie accidentée, ainsi que l'importante variabilité saisonnière, sont à l'origine d'une difficulté non négligeable de sédentarisation. En effet, pour pouvoir subsister durablement dans cet environnement capricieux, les habitants ont dû développer un mode de vie à la croisée du nomadisme et de la sédentarité. Pour pouvoir vivre de l'agriculture et de l'élevage dans cet environnement, l'humain doit se déplacer verticalement au gré des saisons. La production dans ces régions est restée jusqu'à récemment une production dédiée uniquement à la communauté qui la produit. Une autarcie qui a maintenu cette «transhumance» presque inchangée depuis plusieurs siècles.

L'économie de ces régions a évolué pour s'adapter aux diverses conditions locales, ce qui la rend complexe et diversifiée. Afin d'exploiter au mieux les différents niveaux de végétation que l'on trouve sur les pentes des montagnes, ces zones ont été divisées en fonction de l'altitude et utilisées à des fins différentes selon la saison. Pour ce faire, le bétail est accompagné de régions en région jusqu'à l'étape culminante pour paître sur les pâturages de haute montagne pendant une centaine de jours au cours de l'été, ce qui permet aux pâturages intermédiaires de se reposer.

Ce système permet également de produire du foin à partir des pâtures de basse montagne, un foin qui sera fauché avant d'être acheminé et séché dans les raccards de la basse vallée. Un fourrage qui sert à nourrir le bétail pendant l'hiver. Le processus d'utilisation des alpages implique que le bétail et les agriculteurs montent et descendent de la montagne au fil des saisons, un processus connu sous le nom de *remuage*¹², le mot local pour désigner la transhumance. En hiver, La majorité des grandes exploitations bovines descendent leurs vaches jusqu'au fond de la vallée du Rhône pour y paître, tandis que les troupeaux moins nombreux sont nourris avec le foin produit durant l'été. P

12. MONNIER, 2007, pp. 381- 382.

endant les mois d'hiver, la production de fromage à pâte dure s'arrête et le lait est transformé en d'autres produits tels que le beurre, la crème, le yaourt et le fromage frais.

Autrefois, les anniviard·e·s alternaient travail à l'alpe, culture des céréales et légumes sur les étages alpins proche de leur hameau et la viticulture dans les coteaux de Sierre pendant la belle saison⁷.

¹³ CRETТАZ, 1979, p.

L'estivage est la pratique qui consiste à déplacer le bétail vers les pâturages de haute montagne, les alpages, pour la saison d'été. Il s'agit d'un mode de vie traditionnel pour de nombreuses communautés pastorales des Alpes et d'autres chaînes de montagnes. Pendant la saison de l'estivage, les familles des Anniviards se répartissent les tâches agricoles sur les différents étages alpins. F. O. Wolf a suivi les bergers pendant un an pour comprendre leurs différentes migrations¹⁴. Ceux qui montent à l'alpage avec le bétail passent plusieurs mois à vivre et à travailler en altitude, Ils doivent entretenir les pâturages et surveiller les troupeaux. Ce mode de vie peut être exigeant et difficile, car les alpages sont souvent situés dans des régions éloignées et isolées, avec un accès limité aux ressources et aux installations. Cependant, ce mode de vie peut aussi être gratifiant et épanouissant, car il permet aux gens de se rapprocher de la nature et d'entretenir une relation étroite avec leurs animaux. Des recherches ont montré que la présence des bergers sur l'alpage pendant le pâturage du bétail influençait fortement leur efficacité et leur comportement. L'estivage peut également rapprocher les gens et créer un fort sentiment d'appartenance à la communauté, car les familles et les voisins travaillent ensemble pour s'occuper de leurs animaux et se soutenir mutuellement. C'est le cas des communautés du Val d'Anniviers qui fonctionnent en «*consortage*», une forme d'organisation économique directement issue des corporations paysannes du Moyen Âge.

¹⁴ BRUNHES & GIRARDIN, 1906, p. 331

Pendant la saison de transhumance, les bergers du Val d'Anniviers vivent dans des habitations rudimentaires qu'ils construisent avec les différents matériaux disponibles sur le site de construction, situées à proximité des pâturages. Comme ces constructions ne sont utilisées que pendant la saison chaude, elles n'ont pas besoin d'être particulièrement protégée du froid, cependant, il arrive souvent qu'après

l'hiver, l'alpage ait subi des dégâts et doive être réparé ou reconstruit. Ces structures peuvent être utilisées comme camps de base pour les bergers et leurs familles et peuvent offrir des conditions de vie plus confortables et plus spacieuses.

Ces mouvements saisonniers et les célébrations qui les accompagnent ont fortement influencé le mode de vie des communautés montagnardes. Les migrations vers le haut et vers le bas de la montagne marquent le passage du temps et sont célébrées par des fêtes tout au long de l'année. Les versants des montagnes sont parsemés de bâtiments plus petits et plus modestes que ceux des vallées centrales, qui sont souvent décorés et situés à proximité les uns des autres dans les hameaux.

Les nombreuses structures d'habitation que l'on trouve sur les pentes du val d'Anniviers sont le résultat de la pratique du remuage qui consiste à faire monter et descendre les vaches et les paysans au fil des saisons, créant ainsi une sorte de semi-nomadisme saisonnier propre à l'économie montagnarde. Ces bâtiments sont construits verticalement et ne sont assez grands que pour accueillir les hommes et les animaux pendant une courte période. Pendant l'hiver, les gens vivent dans leurs résidences principales dans les villages. L'emplacement de ces villages est également influencé par les pratiques agricoles et se situe généralement près des terres fertiles, sur les pentes basses et ensoleillées où l'on trouve des granges, et à proximité des voies de communication.



A Storm in the Rocky Mountains, Mt. Rosalie, Albert Bierstadt, 1866, huile sur toile, 210.8 × 361.3 cm |



UN PAYSAGE RÊVÉ

L'esthétisation de la nature, façonnée par toutes les représentations artistiques et littéraires est certainement à l'origine de l'idéalisation du paysage alpin. En effet, les Alpes ont souvent été dépeintes comme un environnement d'une splendeur naturelle, caractérisé par des sommets imposants, des vallées verdoyantes, et des lacs d'un bleu à faire pâlir le ciel. Cette relation au paysage contribue à créer une image idyllique et bucolique, captivant l'imaginaire collectif et nourrissant le désir de l'être humain à vivre au cœur de cette majestueuse nature.

Les arts offrent bien souvent à la nature un portrait élogieux. Qu'il s'agisse des peintres romantiques du XIX^e siècle, tels que *Caspar David Friedrich*, Dont les paysages contemplatifs ont su immortalisé la grandeur des paysages sauvages. Ou encore des œuvres cinématographiques plus populaires où le sauvage est vu comme une promesse de liberté, de délivrance, *Into the Wild* pour n'en citer qu'une. S'il y a un peintre qui cristallise selon moi à la perfection cette idéalisation du paysage, c'est certainement *Albert Bierstadt*, peintre allemand qui nous offre ses grands tableaux baignés de la lumière si caractéristique de la *Hudson River School*¹⁵. Dans ses œuvres, il représente principalement les territoires montagneux de l'Amérique du Nord. Mais les jeux de lumière qu'il maîtrise à la perfection est l'élément particulier qui rend ses travaux si fascinants.

15 – Mouvement romantique du XIX^e qui représente la nature des grands espaces américains

L'importance y est d'avantage portée sur l'atmosphère que sur les couleurs comme si les décors semblaient sortis d'un monde fantastique d'*heroic-fantasy*. Et c'est cette subtilité qui manque à l'idéalisation du paysage. Car dans cette recherche de liberté sauvage, et comme dans tout rêve idéal, on ne voit que ce que l'on souhaite, l'imaginaire tord la réalité pour lui donné la forme rêvé.

Les photographies, les films et les récits de voyage contemporains perpétuent cette esthétisation, offrant une fenêtre à ceux qui ne peuvent pas expérimenter directement la réalité alpine.

Le dessin animé *Là-haut* ouvre un regard chargé d'émotion sur l'idéalisation du paysage. À travers la quête de Carl Fredricksen, symbolisée par sa maison volante et son objectif ultime : Paradise Falls en Amérique du Sud. La maison suspendue par des milliers de ballons multicolores devient une métaphore de l'évasion de la réalité quotidienne et de l'envol vers un lieu idéalisé. Cette quête est intrinsèquement liée à l'idéal romantique d'un paysage éloigné et exotique, et à l'aspiration à un mode de vie en harmonie avec la nature. Paradise Falls, avec son attrait de paradis naturel préservé, devient le point culminant de l'idéalisation de Carl et de sa défunte femme Ellie. C'est le lieu où ils ont rêvé de construire une vie ensemble, et Carl entreprend ce voyage avec l'espoir de réaliser ce rêve *post-mortem*.

Cependant, cette idéalisation n'est pas exempte de réalités complexes. Paradise Falls, bien que magnifique, se révèle être confronté à des défis inattendus et complexes, mettant en lumière la dissonance entre l'idéalisation d'un lieu et la complexité de la réalité. Le film explore ainsi les nuances de l'idéalisation, soulignant que même les paysages apparemment idylliques ne sont pas exempt de difficultés et de défis inattendus. La quête de Carl, bien que motivée par des aspirations rêvées, devient alors une expérience transcendante pour le vieil homme.

La maison volante, en plus d'être le fruit d'une mutation de l'espace domestique en un moyen de transport, devient sanctuaire mobile. Chargée des souvenirs et des objets symboliques de la vie passée de Carl avec Ellie, représentant son propre paradis personnel. Cette dualité entre l'idéalisation d'un lieu éloigné et la création d'un paradis mobile souligne la complexité de la recherche de sens de Carl. La quête pour atteindre Paradise Falls devient alors autant une exploration physique d'un lieu que la poursuite émotionnelle d'honorer la mémoire de sa femme et de donner un sens à sa propre existence.

Si le film permet une réflexion sur la manière dont l'idéalisation peut influencer nos aspirations et nos voyages. La maison volante y incarne également le nomadisme, dans le sens où Carl, transporte avec lui son habitat domestique, pas seulement ses effets personnels mais tout le bagage émotionnel qu'il amasse dans son acceptation du deuil. Ce long métrage suggère que même si l'idéalisation peut nous inspirer à poursuivre des rêves apparemment inaccessibles, il est crucial de rester conscient des défis et des complexités inhérents à la réalité.





Là-Haut, 2009, Bob Peteron, Pixar Animation Studios & Walt Disney Pictures, 33m 40s |

| *Kuzco l'empereur mégalomane*, 2000, Mark Dindal, Walt Disney Pictures, 99m 34s



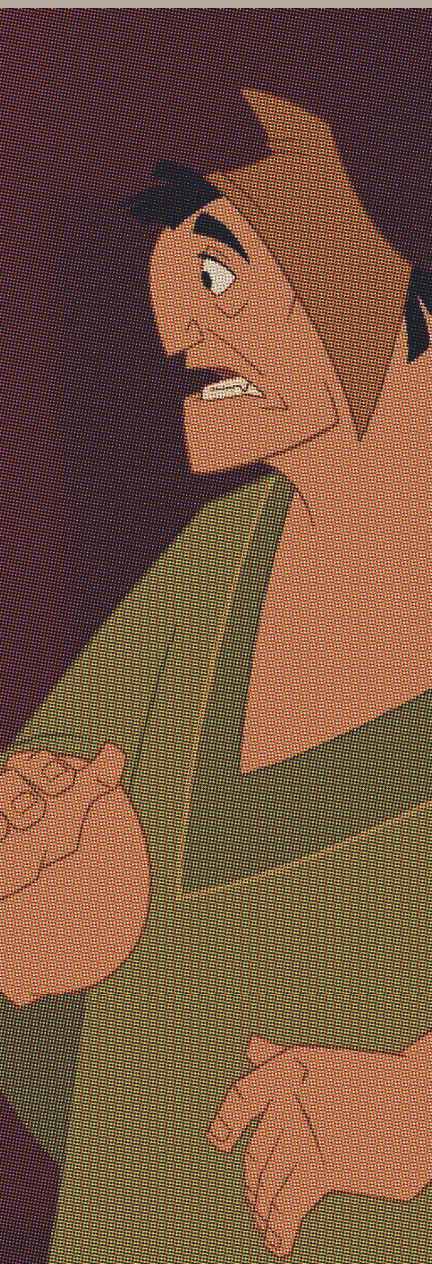
Dans le film *Kuzco, l'empereur mégalo*, l'objectif de l'empereur est d'installer son palais de vacances sur la montagne où habite Pacha. Cette œuvre dépeint une illustration satirique de l'idéalisation du paysage, ainsi que de l'absence de considération pour le patrimoine naturel et culturel. L'empereur, égocentrique et déconnecté des réalités de son royaume, incarne une vision simpliste et égoïste de la nature. Son désir de transformer un lieu qui a une signification profonde pour Pacha et sa communauté en une résidence de loisirs reflète une attitude caractéristique d'une vision utilitariste du paysage, où la nature est perçue comme un décor interchangeable pour satisfaire les caprices individuels.

Sur le plan architectural, le palais de vacances que Kuzco envisage d'installer sur la montagne représente une fusion discordante d'extravagance impériale avec la simplicité rustique de la vie rurale. Cela souligne l'absence de sensibilité culturelle et architecturale de Kuzco, mettant en lumière son mépris pour le patrimoine local. L'architecture prévue est une manifestation visuelle de l'*ubris* impériale, cherchant à imposer une esthétique inappropriée dans un cadre qui a évolué organiquement au fil du temps, reflétant les besoins et les valeurs de la communauté locale.

L'idéalisation du paysage, dans ce contexte, est façonnée par l'égoïsme et l'ignorance de Kuzco, illustrant comment certains individus peuvent percevoir la nature comme une ressource exploitée pour satisfaire leurs propres désirs sans tenir compte de l'impact sur les communautés locales ou l'environnement naturel. L'empereur, préoccupé uniquement par son confort personnel, ignore délibérément la richesse culturelle et historique de la montagne, ne considérant que sa propre vision idéalisée du paysage.

Le projet de Kuzco incarne également l'idée de la modernité envahissante, où l'esthétique impériale, représentée par le palais de vacances, menace de submerger et d'effacer l'identité culturelle locale. Cette notion est particulièrement pertinente dans le contexte actuel où des développements touristiques et industriels peuvent souvent négliger ou s'approprier le patrimoine naturel et culturel au profit du progrès économique. Le palais de vacances de l'empereur devient alors une métaphore de ces projets d'envergure où le style architectural tente d'imiter l'aspect hérité des ruines avoisinantes, entraînant la perte de la richesse inhérente au paysage.

Cette situation architecturale fictive est en quelque sorte similaire à la réalité concrète qui s'opère dans le val, soulignant l'importance de préserver le patrimoine naturel et culturel tout en considérant les besoins des communautés locales.



Mais derrière cette esthétisation, loin d'être une toile figée, la nature alpine est en mouvement continue et soumise à des forces naturelles qui exigent une installation raisonnée et respectueuse. Ainsi, le rêve d'habiter ces paysages idéalisés se confronte à une réalité souvent plus complexe et moins confortable qu'on le souhaiterait.

L'importance du paysage dans le choix de l'habitat n'est pas négligeable, loin de là. Et l'humain n'a jamais cessé de chercher l'endroit idéal pour habiter. Dans le cadre naturel, la retraite est un mode d'habiter temporaire qui s'articule sous la forme d'une pause dans la vie active, similaire à des vacances « à la sauvage ». Une situation dans laquelle, une personne vivant dans un quotidien urbain, rythmé par le travail, s'extirpe de sa situation pour temporiser, prendre du temps pour soi et « se ressourcer ».

¹⁶ voir THOREAU, 1854, *Walden ou la vie dans les bois*

Je pense notamment ici à Thoreau et à sa vie dans les bois¹⁶ qu'il a vécu comme une expérience enrichissante et qui lui a permis de développer les fondements de ses pensées exprimées dans « désobéissance civile ». Pourtant, bien qu'il ait vécu en auto-suffisance durant deux années, la différence majeure entre sa situation et celle des habitant·e·s du val d'Anniviers réside dans le choix. En effet, les anniviard·e·s du siècle passé vivaient dans le val en autarcie et coupé·e·s du monde car il était alors impossible d'en faire autrement.

La proximité avec un environnement naturel préservé constitue un élément crucial de ce rêve. La vie en montagne offre la possibilité de vivre au quotidien au sein d'une nature sauvage, d'être entouré de forêts luxuriantes, de sommets enneigés et de prairies verdoyantes. C'est une immersion constante dans un paysage qui évolue au fil des saisons, invitant les habitants à vivre en symbiose avec les cycles naturels. Cette proximité avec la nature offre une expérience immersive qui va au-delà de l'esthétique visuelle, englobant tous les sens et façonnant ainsi le mode de vie anniviard.

Cependant, ce rêve d'harmonie avec la nature se heurte à des réalités concrètes. Les défis environnementaux, évoqués précédemment, révèlent les tensions entre le désir de vivre en

symbiose avec la nature et la nécessité de préserver cette nature même. L'augmentation de la population dans les régions alpines peut exercer une pression sur les écosystèmes locaux, menaçant la pureté de l'air et la biodiversité. Ainsi, la quête de tranquillité et de pureté de l'air peut être mise à l'épreuve par les défis écologiques associés à la présence humaine.

Au premiers abords, le val d'Anniviers peut apparaître comme sauvage, l'être humain semble s'y être difficilement accoutumé, subissant les saisons et devant se déplacer d'abri en abri au fil de l'année. Et pourtant, le val dans sa totalité constitue un espace domestiqué, et chaque espace a été occupé pour lui trouver une fonction. En effet, aucun des éléments constitutif du val n'est pas «maîtrisé»¹⁷ par l'homme.

¹⁷ Défrichage dans le but de cultiver les sols

Autours des hameaux et des mayens, les forêts sont régulièrement essartées, le bois y est récupérer pour la construction ou pour se chauffer. Dans les étages alpins supérieurs, on limite l'expansion des arbres afin d'éviter que la forêt ne s'étendent sur la totalité des pâturages. Le bétail aussi participe à l'équilibre écologique des prairies alpines. En broutant la végétation, les animaux détruisent les nouvelles pousses d'arbre et ainsi la forêt conserve la morphologie qu'on lui avait précédemment attribué.

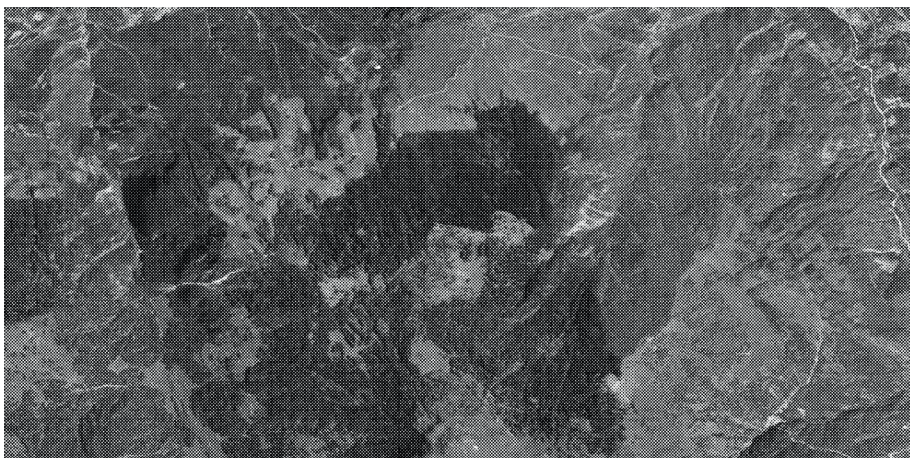
Des recherches ont montré que depuis la décroissance forte du système agropastoral alpestre, la haute montagne souffrait d'une disparité dans la diversité des biotopes, la forêt couvre de plus en plus de territoire au détriment de biotopes plus spécifiques et rares comme les prairies sèches¹⁸. Le rôle que jouait le bétail dans cet équilibre ayant disparu, l'un des moyens les plus efficaces pour réguler ce déséquilibre serait un éclaircissement contrôlée des forêts alpines au profit de prairies et pâturages secs.

¹⁸ GUBSTER & al., 2010, p. 19

En Anniviers, le climat est dit montagnard continental. Cela correspond à un climat d'abri, car non exposé aux vents dominants, les températures y sont plus basse en raison de l'altitude et de la baisse de la pression atmosphérique¹⁹. Ainsi, la sécheresse qui règne sur les pâturages et les champs

¹⁹ MEYER, 2018

| *aux environs dess Voualans, 1946, orthophoto, géoportail fédéral*



aux environs dess Voualans, 2022, orthophoto, géoportail fédéral **|**

cultivés a forcé les anniviard·e·s à trouver une solution d'envergure. En effet, s'ils n'étaient pas alimentés en eau et en fumure par des bisses qui détournent les torrents sur des kilomètres, la totalité des espaces cultivés ne pourraient pas être couverte par une hydratation convenable. Cette forme d'irrigation a nécessité des travaux conséquent, et a demandé une coordination entre les différentes familles.

Les bisses sont généralement creusés le long des coteaux, prenant leurs sources dans les parties hautes des torrents et des sentiers les longent. Lors des passages dans la roche, sur les falaises vertigineuses, là où il n'y a pas de terre à creuser, les bisses prennent la forme d'un chenal de bois accroché à la falaise. Ils permettaient non seulement d'irriguer les terres, mais aussi d'alimenter en eau les moulins et les habitations. L'accès à l'eau s'effectue selon un tournus, selon lequel chaque famille peut alternativement venir faire barrage au cours du bisse afin que l'eau s'écoule sur les terrains en contrebas²⁰.

20 VOUARDOUX, 2012, p. 19

— *Tout le long de l'année on croise des familles qui se déplacent avec troupeaux et ustensiles de ménage.* —

Si l'on peut être surpris du nombre d'habitations présentes dans la vallée, en réalité, la majorité de ces bâtiments est saisonnièrement vide et peu utilisés. Les migrations périodiques forcent les anniviard·e·s à voyager avec leur mulet et leur carriole.

La transhumance qui s'opère dans le val d'anniviers constitue certainement le type de nomadisme pastoral le plus complet et le plus spécifique des alpes²¹. Alors que dans les autres régions alpines la transhumance se résume à conduire alternativement les bêtes de la vallée à la montagne au début de la belle saison à les redescendre lorsque l'hiver s'en vient avec sur ces deux étapes une habitation permanente pour la saison froide dans la vallée et une habitation estivale que l'on pourrait considérer comme temporaire sur l'alpe. Ici dans le val, il n'y a pas cette dualité saisonnière entre

21 BRUNHES & GIRARDIN, 1906, p. 332

alpage et vallée. L'habitat prend plutôt la forme d'un déplacement continu au fil des mois, Les communautés s'organisent autour d'une multitude d'habitations temporaires, et toute la famille se déplace voir se disperse sur le territoire anniviard.

La pente est un phénomène universel. Et l'homme a su l'habiter de façon raisonnée. Ce n'est pas le fruit du hasard mais plutôt d'un travail empirique continu. Ainsi les Anniviards ont su s'organiser pour tirer le meilleur de la vallée. Pour nicher les hameaux dans la pente, il est nécessaire de prendre en considération les risques qui y sont présents. Mais également, il faut considérer que les sites les mieux exposées et les plus praticables ne seront pas dédiées à l'habitat, mais à la production agricole. De plus il faut pouvoir se protéger des glissements de terrain, des avalanches et des éboulements, ainsi il devient essentiel d'habiter un site qui ne se trouve pas exposé à de tels risques naturels. Riches de ces connaissances l'être humain a su occuper chaque recoin de la vallée tout en tirant le meilleur de chaque parcelle.

Ce qui fait l'appropriation d'un site c'est le travail des hommes. L'architecture populaire du val peut être considérée comme une architecture de cueillette, une collecte de matériaux trouvés sur place ou à proximité du lieu d'édification. C'est ce que l'on appelle l'économie de moyen et de matériau. Aujourd'hui ils correspondraient à des termes que l'on pourrait associer à de l'éco-construction²². Et si l'on perd ces références d'ancrage au sol, alors on tombe dans le folklore.

²² voir KHARMICH et al.

La Cohérence entre le patrimoine bâti et le paysage construit existe principalement par cette attache au sol, On construit le bâtiment à partir du territoire et le paysage en est une composante primordiale.

—*Là où s'arrête la route perdure l'architecture populaire.*—

Existe-il une persistance et une pertinence des pratiques architecturales héritées du passé dans les zones isolées ou difficiles d'accès? La résilience et la perpétuation des techniques constructives malgré les changements modernes ne devrait pas être considérée comme une tare.

Il est clair que là où les infrastructures modernes n'ont pas su se développer convenablement, on trouve souvent des architectures rudimentaires. Par cette idée je souhaite souligner que le maintien des traditions architecturales dans les environnements montagneux tels que le val d'Anniviers, n'est pas réellement une «tradition» en soi, mais bien le résultat d'un manque de moyen financier et technologique. Une affirmation qui prend tout son sens lorsque l'on se rend compte que le premiers signes de confort et d'installations sanitaires correspondent à l'arrivée de la route à *Vissoie*. Cette dernière a permis de réduire considérablement le coût des biens de seconde nécessité. Ainsi, dès cette période, on voit se moderniser les techniques de construction, le béton remplace la chaux et la pierre, les façades commencent à être isolées et l'accessibilité routière des différents hameaux permet aux touristes de s'offrir les premiers chalets. Lentement s'opère alors un changement de paradigme, d'un modèle de production agricole, la montagne devient objet de loisir et de tourisme. Il en découle une perte d'homogénéité dans les hameaux. En effet, lorsque l'on a pas le choix des matériaux et que l'on construit en communauté selon des références qui sont propres à cette dernière, alors les bâtiments érigés ne se différencient que très peu l'un de l'autre.

| *affiche promotionnelle, collection Coco Neige 2023/24, Chanel SAS*



CHANEL
GSTAAD

||||| LES DÉRIVES DU FOLKLORE

L'habitat alpin entretient une relation conflictuelle avec le folklore et la tradition, sous une forme particulière :

Le Chalet.

La préservation de l'identité culturelle au travers de l'architecture populaire est l'une des principale fondation du folklore. Ce lien étroit entre le patrimoine culturel immatériel et le bâti architectural s'est développé au fil des siècles, devenant un moyen puissant de perpétuer les coutumes, les croyances et les traditions d'une communauté. Dans cette perspective, l'influence du folklore sur l'architecture traditionnelle peut être exprimée au travers de l'utilisation de formes architecturales ancestrales comme symboles folkloriques dans la conception de nouveaux édifices, mais également par la récupération de méthodes et techniques constructives traditionnelles développées à l'origine par pure rationalité à des fins esthétiques.

L'intérêt pour et la mise en avant de la culture paysanne populaire est malheureusement souvent en corrélation avec une volonté de recréer une identité nationale par la glorification du travail du sol et de la force de travail. Une politisation des mœurs reprise tantôt par la droite, tantôt par la gauche qui ne fait que valider cette recherche de domestication politique du populaire.

La *Blubo-Literatur* en est un exemple parfait (désolé pour le point Godwin). Une littérature paysanne connue aussi en français sous le terme d'idéologie du sang et du sol. Spécifiquement mise en place par le troisième Reich, elle présente le paysan comme l'homme allemand par excellence avec les valeurs patriarcales et archaïques qu'on lui connaît²³. Dans cette littérature, la place du *Heimat* joue un rôle fondamental, l'homme y est décrit comme une force de la nature qui a su vaincre et apprivoiser cette dernière. Cette politique cherchant à protéger le peuple allemand souverain au travers de la préservation du monde agricole

²³ DUPUY &
ZIMMERMANN, 1999 pp.
99-100

sera à l'origine de l'expansion invasive vers l'Est. La logique derrière cet argumentaire est de montrer l'importance d'un dur labeur afin de pousser la productivité de la paysannerie à son maximum.

Si l'on s'attarde sur le cas de la Suisse, on peut constater que dans cette mise en valeur du monde rural et sous couvert d'une préservation du patrimoine ainsi que des traditions, s'opère l'élévation au rang de symbole d'un objet architectural qui deviendra l'emblème par excellence de la Suisse, le Chalet.

La part qui m'intéresse particulièrement dans ce sujet est la valorisation de l'esthétisme. Sa récupération d'abord à des fins politiques de renforcement national puis, lorsque l'image du chalet finit par devenir emblème helvétique et par association d'idée à un symbole de luxe et de richesse. D'une certaine manière, cette mise en avant du bâtiment paysan a certainement renforcé, voir même créé l'image symbolique du chalet suisse.

Si le chalet suisse parle à tout le monde et qu'il est facile de s'en imaginer la forme et les contours, c'est parce qu'il a été érigé comme symbole suisse du monde populaire alpin. A un tel point qu'il est devenu indissociable de tout bâtiment rural dans les alpes, peu importe sa fonction originelle. Montrez un raccard à un non-initié, il vous dira que c'est un chalet, montrez lui un mayen, il en dira la même chose.

Un terme qui a fini par être employé même par ses propres habitants dans les différentes régions alpines. Pourtant, si ce terme est associé d'une façon ou une autre à l'esthétique suisse. Il l'a complètement arraché à sa fonction.

*Le Symbole remplace la Fonction,
Le Labeur, lui, devient Folklore,
Et dans son Confort indolore,
L'Homme se perd seul dans sa Fiction,*

N'est-il pas particulier qu'une forme qui autrefois n'était régit que par sa fonction protectrice ainsi que par une économie de moyen et de matériaux soit devenu aujourd'hui un objet romanisé et rêvé par une majorité de citadins et de touristes?

Et pourtant, c'est bien cela qu'est le chalet. A tel point qu'il est devenu difficile de le dissocier du champ lexical de la maison secondaire ou de celui des vacances. Car il a été créé pour cela. Qu'est-il de plus qu'un patchwork des éléments-clés constituant l'architecture populaire suisse ? Une façade que l'on construit pour « faire beau » ou pour « s'intégrer mieux à l'environnement bâti ».

Cependant, passez la porte et vous verrez qu'il ne reste rien de l'architecture rurale traditionnelle.

Pourtant, l'architecture paysanne des alpes dans toute sa complexité et sous ses différentes formes offre un panel de diversité tel qu'il serait malheureux de la réduire à son seul héritier moderne. Il est facile de tomber dans le piège du cliché folkloriste en dépeignant un quotidien alpin riche et proche de la nature. Mais il est également aisé de prendre le parti inverse et de dépeindre la vie anniviarde comme une existence de souffrance et de disette en glorifiant la force et l'intelligence des hommes qui ont su vaincre la montagne et s'en accommoder. Tâchons donc d'éviter de tomber dans l'une de ces deux visions simplistes et radicales.

Cependant, l'intégration des traditions locales dans la construction des bâtiments peut renforcer la connexion entre le bâti moderne et ancien. Les matériaux utilisés, les techniques de construction spécifiques à une région donnée, voire même l'orientation des bâtiments en fonction de considérations géomorphologiques propres au site, peuvent contribuer à inscrire l'architecture dans le tissu

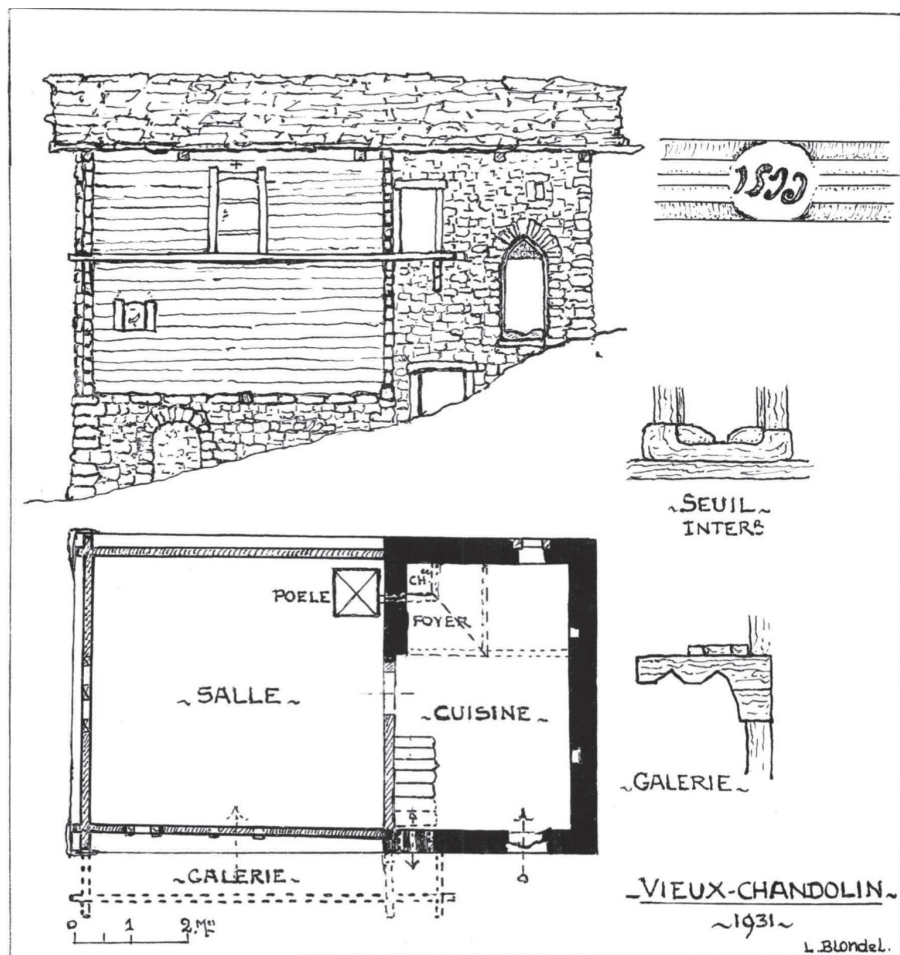
même de la communauté. Pour cela, les architectes se doivent de comprendre l'implantation du projet dans son environnement, qu'il soit bâti, naturel, ou encore culturel. L'utilisation des ressources naturelles endémiques et des techniques locales font bien évidemment parti de ce processus.

Petit à petit, le folklore s'imisce dans l'architecture jusqu'à s'en accaparer les formes. Cette altération, souvent subtile au début, peut avoir des répercussions profondes sur la manière dont la société interprète et perpétue son patrimoine culturel.

Lorsque l'architecture populaire est détournée et transformée en attraction touristique, alors sa fonction disparaît au profit de la satisfaction des attentes du client. Ce processus entraîne alors une distorsion des éléments constitutifs du patrimoine rural et une déconnexion progressive avec ses racines culturelles, réduisant ainsi l'architecture populaire à une façade sans réalité fonctionnelle.

Une vulgaire copie qui n'a comme rôle que de ressembler à.





Quelques vieilles maisons rurales du Valais et leur décor, Louis BLONDEL, 1931, planche IV

FORMES ARCHITECTURALES

Lorsque les annivardiens se déplacent dans le val, ils ont besoin d'au moins un bâtiment pour chaque halte où ils s'arrêtent, ce qui augmente le nombre de bâtiments nécessaires au bon fonctionnement de leur vie. En Suisse, la pratique de la transhumance varie en fonction du climat, de la végétation et de la topographie du terrain, ce qui se traduit par des bâtiments dont l'usage et la forme varient selon les régions²⁴. Le musée à ciel ouvert qu'est *Ballenberg* nous offre une vision globale de cette diversité de formes et de tailles. Dans le val d'Anniviers et plus généralement dans le Valais et les Alpes centrales, où la production était à l'origine destinée à l'usage personnel, l'économie de montagne s'est organisée avec de petites unités construites éparpillées sur le territoire qui sont souvent regroupées en petites agglomérations. Les habitations, les greniers à foin et les étables sont indépendants les uns des autres, contrairement aux préalpes, au Jura et à l'Oberland où les pentes plus douces et les espaces plus vastes permettent aux exploitants de réunir toutes ces fonctions sous un seul toit²⁵. À première vue, il peut paraître difficile de comprendre la disposition territoriale des bâtiments alpins, qui semblent se disperser au hasard dans la région. Cependant, leur emplacement suit une logique bien ficelée et fait partie d'un réseau qui relie l'habitation principale du village aux bâtiments intermédiaires et aux abris les plus élevés. Idéalement, le bâtiment devrait être situé au centre d'un pâturage afin de minimiser les déplacements inutiles. Son emplacement est crucial pour son bon fonctionnement.

²⁴ GSCHWEND, 1975, p. 1

²⁵ voir QUARTIER, 1978

Chaque pâturage possède généralement son propre bâtiment et plus de la moitié d'entre eux sont situés sur un terrain en pente, généralement orienté parallèlement aux courbes de niveau. Cette disposition facilite la construction et permet aux vaches d'accéder au bâtiment des deux côtés. Les terrasses plates sont des emplacements idéaux pour les constructions plus importantes, car elles offrent un accès libre de tous les côtés et une protection contre les avalanches et les chutes de pierres. Elles sont rarement situées sur des crêtes exposées, au pied de pentes abruptes ou dans des creux, car ces sites sont souvent dangereux et ne disposent pas d'une source d'eau potable à proximité pour les vaches. Les sources d'eau se trouvent généralement au pied des pentes, ce qui pousse les gens à construire dans les parties basses des pâturages. L'accès aux

alpages était souvent difficile, car ils n'étaient desservis que par de petits chemins qui nécessitaient l'utilisation de chevaux ou le portage de choses à pied.

Les constructions alpines sont réalisées sans matériaux importés et généralement sans architecte, ce qui permet d'obtenir une grande variété de formes et d'aménagements tout en conservant une apparence austère. L'agencement minimal de ces constructions comprenait une zone de production, un train (structure utilisée pour abriter les vaches ou d'autres animaux) et une étable. Des bâtiments plus importants comprennent également une chambre à coucher et une salle de salage. La construction de ces «mayens» implique une série de défis, notamment des questions architecturales, la topographie, l'exposition, l'altitude, les conditions météorologiques, le type d'agriculture, les coutumes et les traditions¹¹. Le bon fonctionnement d'une construction rurale dépend de l'agencement de ses éléments constitutifs et de son intégration dans le milieu environnant.

26 GIROMINI, 2021, pp. 373-374

Si l'agriculture est à l'origine de l'architecture au travers de la sédentarisation et de la mise en place de réserve pour prévenir le risque de manque alimentaire. La seconde s'est petit à petit détournée de la première pour se concentrer sur un art d'habiter et sur un perfectionnement du logement dans sa forme la plus domestique. Pourtant, l'architecture rurale, découle d'un pragmatisme et d'une logique simple qui peut prendre forme sous l'affirmation suivante :

— *L'architecture du Val est comme cela car elle ne peut pas être autrement.* —

En effet, l'esthétique des bâtiments présents dans la totalité du val d'Anniviers ne découle pas d'un choix volontaire de forme mais plutôt d'une suite de contraintes et d'opportunités qui ont poussé l'homme à construire ainsi. D'abord les matériaux disponibles : Bois, pierre et chaux sont pratiquement les uniques composants jusqu'à l'arrivée dans

la vallée des ressources industrialisées comme le béton ou encore la tôle. Et encore, même à l'arrivée de ces derniers, ils restent des produits chers et donc consacrés à des petits ouvrages ou aux familles les plus aisées de la vallée jusqu'à leur démocratisation²⁷.

²⁷ JOLLIEN-BERCLAZ, 2023, interview

Si l'on décompose l'architecture du val sous le spectre des différentes techniques de construction, alors on peut constater une nette séparation entre deux types d'architecture différentes :

Une architecture de poids et une architecture de lien.

La première, principalement minérale, fonctionne selon le principe des descentes de charge. Dans le val d'Anniviers, elle est utilisée pour les fondations et les étages humides, ou alors sur les étages alpins supérieurs, là où les arbres ne poussent pas. Par simple chaînage de pierres sèches pour les abris les plus rudimentaires, ou enduit de chaux et lié avec un ciment pour les habitations hivernales que l'on retrouve dans les hameaux.

La deuxième, végétale, se compose avec les forces de traction. Le Mélèze est presque l'unique élément de cette catégorie employé sur le territoire du val. Il semblerait que la technique de charpente employée dans la région ne soit pas un exemple particulièrement bon pour une architecture de lien. La technique de croisement de madrier nécessite une quantité de matière non négligeable si on la compare avec une solution. Il semblerait que les anniviards, et plus généralement les valaisans n'aient pas utilisé le bois comme architecture de lien, mais comme architecture de poids. Plus comparable à un chaînage de pierre qu'à une réelle charpente.

Les géographes Jean Brunhes et Paul Girardin sont les précurseurs de la recherche anthropo-sociologique en val d'anniviers, ils sont à l'origine de travaux débutés en 1906 publiés dans les annales de géographie intitulés "Les groupes

d'habitations du val d'anniviers comme types d'établissements humains».

Brunhes et Girardin restent toujours une référence non négligeable sur ce sujet et l'exemple qu'ils dressent du val d'anniviers sera ressorti régulièrement tout au long du XXème siècle comme un exemple de vie nomade spécifique et ingénieux. Pourtant, il semblerait que la vision qu'ils ont du fonctionnement culturel de la vallée soit un peu trop enjolivée et que ces traditions résulteraient d'avantage d'un système en vase clos, qui induirait isolement, fermeture au monde et suspension dans le temps de l'ensemble de



Iséables, village haut perché, archives RTS, 1969 |

l'espace anniviarde. De plus, si Brunhes dresse un portrait chorographique²⁸ flatteur d'Anniviers, il ne faut pas perdre de vue qu'il a expérimenté le val lors d'un voyage unique en 1902 et qu'il a établi ses conclusions à partir de cette expérimentation. Le fait que ce texte soit devenu une référence sur le val d'Anniviers est problématique car ce type de travail in situ n'a pas été reproduit par d'autres sociologue, et la littérature scientifique sur le sujet n'offre donc qu'un seul son de cloche sur le quotidien des anniviarde·s²⁹.

28 La chorographie est une description du monde par la région pour exprimer la diversité de la Terre

29 ROBIC, 2001, pp. 87-88

Le bâti au cœur du val d'Anniviers s'organise selon les différentes étapes saisonnières et selon les besoins spécifiques aux étages alpins dans lesquels elles se situent. Les quatre étapes que l'on a défini précédemment sont corrélées aux différentes formes du bâti alpin : la plaine, le hameau, le mayen et l'alpe³. Attardons nous quelque peu sur les spécificités de ces constructions.

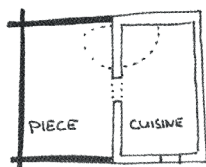
30 BRUNHES & GIRARDIN, 1906, pp. 334-343

Le Hameau

On pourrait le considérer comme «le lieu des hommes». Il constitue en quelque sorte le centre névralgique de la vallée, C'est le lieu de vie principal si l'on devait n'en compter qu'un. Situé entre 1200 m et 1500 m d'altitude Il se caractérise par un regroupement de bâtiments mieux apprêtés que sur les autres étapes. Les décors y sont d'ailleurs beaucoup plus présent et un clocher s'élève généralement en son centre. Tout groupement de bâtiment ne constitue cependant pas forcément un hameau. Dans leur description, Brunhes et Girardin précisent que le hameau se reconnaît aussi par les champs de culture qui le borde et que dans les hameaux les plus important, on peut constater un dédoublement de la route. C'est sur les terrasses offertes par la vallée que les anniviarde·s ont fondé les hameaux principaux. Ces derniers correspondent plus ou moins aux communes politiques actuelles³¹.

31 Les six communes du val : Ayer, Chandolin, Grimentz, Saint-Jean, Saint-Luc et Vissoie

Le nombre de bâtiments constituant le hameau n'est pas représentatif du nombre de famille qui l'habite. Car il est composé non pas uniquement d'habitation mais également de



caveaux pour conserver le vin et le fromage, de greniers pour entreposer les denrées sèches et d'étables pour le bétail

Le Mayen

Il représente la forme de bâti alpin la plus répandue et la plus caractéristique, son nom désigne le pâturage du mois de mai. On la connaît aussi sous le nom de *Voralp* (pré-alpe) en allemand qui indique bien son rôle d'étape intermédiaire avant de monter à l'alpe. Généralement cette étape se trouve entre 1500 m et 2000 m³². Les bâtiments s'y caractérisent par une architecture en majorité composée de bois, principalement du mélèze, construits en madrier (*Blockbau*). L'organisation spatiale du mayen est criant de simplicité et de logique.

³² BRUNHES & GIRARDIN, 1906, p. 338

Les bêtes sont toujours logées au rez-de-chaussé. Il est de plein pied, car l'accès y est direct. De plus, comme le bétail ne nécessite pas de confort particulier, il n'est pas dérangeant que le sol ne soit pas protégé de l'humidité. Le bâtiment uniquement destiné aux animaux se compose uniquement de cet étage et d'un toit. Mais il arrive souvent que dessus, grande logique, vraie adaptation, et chaque niveau est lié à son usage, hiérarchisation des espaces à vivre. Symbiose entre paysage construit et habitation. Tout est produit de l'homme. L'ensemble du territoire est anthropisé. Pas de forêt sub-naturelle. On ne cultive pas les crêtes. Nom des lieux dits souvent liés à la nature du lieu et sur ses caractéristiques. Pas important de faire un bel objet, mais savoir comment l'implanter dans le site.

L'Alpe

C'est l'étape la plus haute et qui s'étale le plus souvent sur une centaine de jours. Dans cette région, où la limite des neiges peut atteindre des hauteurs considérablement hautes (3100 m à 3250 m)³³, l'Alpe peut se situer entre 1800 m et 2700 m. De façon plus général, on considère que cette étape commence à la limite supérieure des forêts et s'arrête dès que commence la zone stérile des éboulis rocheux³⁴.

33 JEGERLEHNER, 1902, p. 511

34 BRUNHES & GIRARDIN, 1906, p. 340

Les bâtiments d'alpage sont rudimentaires en raison de leur utilisation estivale, de la matière première à disposition *in situ*, qui est principalement constitué de pierre. La fonction principale de ces constructions est de fournir un couvert pour pouvoir passer la nuit et un local pour stocker les différents outils nécessaires à l'entretien des pâturages et des bêtes. La cuisine est généralement la pièce principale et dispose d'une grande cheminée utilisée pour la cuisson et la préparation des fromages.

La Plaine

Dans la périphérie de Sierre et plus généralement dans la plaine, le bâti ne peut pas réellement être considéré comme faisant parti du patrimoine bâti de la commune d'Anniviers car les anniviard·e·s ne sont pas à l'origine de ces bâtiments, ils les ont achetés à des propriétaires vivant en plaine. Ce qui est intéressant à souligner cependant, c'est que le fait que les habitant·e·s du val se logent dans des bâtiments confortables lors de leur passage à Sierre est une preuve que le fait d'habiter dans des bâtiments rudimentaires et peu confortables n'est pas un choix culturel ou traditionnel mais le résultat du manque de moyens à disposition sur place pour construire des édifices qui tiennent mieux sur la durée.

Ce qui est intéressant dans l'habitat étalé qui s'opère dans le val d'Anniviers, c'est que contrairement aux autres formes de transhumance que l'on peut voir dans le reste des alpes, les éléments constitutifs de la domesticité ne sont pas intégrés dans un espace clos architecturé mais qu'ils se déplacent au même titre que les outils ou que les habitant·e·s.

Ainsi la représentation de la domesticité ne s'intègre pas dans un pièce spécifique que l'on comble et rempli de mobilier aux finitions propres et richement décorées mais plutôt, à l'image du marchand à la sauvette, un étalement de biens nécessaires et d'utilitaires dans un espace qui en soi n'est que peu important. Ce qui importe réellement c'est ce qui remplit cet espace, le service rendu par la pièce en elle même est alors réduit à l'essentiel de ces objectifs :

Une coquille vide

Un abri qui offre temporairement une protection face aux intempéries et aux nuisibles. Mais ce qui fait réellement l'habitat ici, c'est le contenu et non pas le contenant.

Pourtant si l'attribution de la forme de l'habitat s'apparente généralement au climat, il est important de préciser que comme le définit Amos Rapoport dans son anthropologie de la maison, la forme peut également être définie par l'économie ou le rang social³⁵. Dans le val d'anniviers, il paraît plus pertinent d'attribuer l'origine de la forme à l'économie qui s'opère sur les différents étages alpins. Dans l'habitat rural, tout est pensé de sorte que chaque élément architectural trouve une raison et un sens bien défini. Il n'y a pas ou très peu de place pour l'esthétisation pure, quelques fioritures mais l'on ne va rarement au delà. Économie de moyen et de matériaux sont les maîtres mots. Si le hameau est si cohérent et homogène c'est parce que toutes les unités construites qui le composent prennent une forme évidente déduite des logiques transmises de générations en générations

35 RAPOPORT, 1972, pp. 29-30

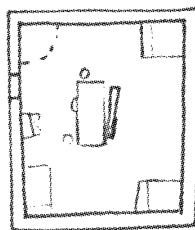
Les habitations du val d'anniviers sont restées modeste bien longtemps et les premières formes de confort ne firent leur apparitions qu'avec l'arrivée des premières infrastructures hydrauliques dans les années 1950.

La typologie restait généralement rudimentaire pour ce qui est des bâtiments d'habitation. Yvonne me décrit le logement familial dans lequel sa famille vivait à l'année comme suit :

— A Fang, on vivait dans une pièce d'un peu moins de 20 mètres carré, c'était l'unique espace de vie et toutes les activités et tâches quotidiennes s'y déroulaient. Dans le premier coin, une cheminée à crémaillère³⁶ constituait ce que nous appellerons la cuisine et permettait de chauffer l'habitation. Les trois autres coins étaient occupés par des lits, comme nous étions quatre filles, nous partagions un lit pour deux. Mais dans les familles où il y avait des garçons et des filles, il était rare de voir un garçon partager le lit de sa sœur. Dans le coin le plus proche du foyer se tenait le lit parental, plus grand que les deux autres. Au milieu de la pièce, une seule grande table avec deux bancs sur laquelle on cuisinait, mangeait, travaillait. Une seule armoire pour la famille contenaient les vêtements du dimanche pour la messe, que nous n'avions le droit de mettre que pour les occasions particulières. Aux murs blancs étaient suspendus des outils. Et une lampe centrale tombait d'une poutre au dessus de la table.

Pour ce qui est des toilettes, comme il n'y avait pas d'eau courante, il fallait sortir pour aller faire ses besoins. Nous avions une toilette sèche au fond de la cour. Pour se laver, quand nous étions encore petite, notre mère remplissait une lessiveuse d'eau chaude qu'elle plaçait par terre et nous lavait dedans à tour de rôle. —

36 Dispositif mécanique crampté permettant de suspendre une casserole ou une marmite au dessus du feu



L'habitation anniviarde ne se constitue pas dans un objectif de confort mais plutôt de protection. L'homme construit un abri qui est conçu pour être fonctionnel et efficace. Les dimensions elles, sont définies par les matériaux à disposition sur le site de construction ou à proximité. Si la pierre permet de ne pas se soucier de la longueur des murs, les madriers des étages supérieurs imposent des grandeurs en corrélation avec la taille des arbres dont ils sont issus. Bien que l'on trouve des bâtiments qui soient composés de plusieurs longueurs de madrier comme par exemple le grenier partagé de Grimentz³⁷ sur lequel on constate distinctement que les différents madriers qui composent ses façades sont récupérées d'anciens édifices effondrés, La majorité des constructions se fait en fonction de la dimension moyenne des poutres. Encore aujourd'hui, sur le marché de la construction, les dimensions d'un madrier de mélèze sont d'en moyenne 4 à 5 mètres et ne dépasse presque jamais les 6 mètres.

37 VOUARDOUX, 2012,
p. 30

Janvier	<i>Battre les céréales au hameau.</i>
Février	<i>Préparer le pain de seigle.</i>
Mars	<i>Réparer les outils usés. Confectionner des vêtements.</i>
Avril	<i>Mettre en état les prés. Réparer les dégâts d'hiver.</i>
Mai	<i>Planter les légumes et céréales au hameau. Monter le bétail au mayen</i>
Juin	<i>Monter le bétail à l'alpe. Tailler la vigne à Sierre.</i>
Juillet	<i>Défricher les bisses et les chemins. Sulfater la vigne à Sierre.</i>
Août	<i>Finir les foin au hameau. Tailler la vigne à Sierre.</i>
Septembre	<i>Récolter le blé et le seigle au hameau. Faire les refoins au mayen.</i>
Octobre	<i>Récolter le raisin à Sierre. Récolter les pommes de terre au hameau.</i>
Novembre	<i>Mettre le bétail en écurie. Descendre les vaches non portantes à Sierre.</i>
Décembre	<i>Faire la boucherie pour l'hiver.</i>

||||| QUOTIDIEN ANNIVIARD

S'il existe de nombreux textes scientifiques qui s'intéressent au val d'anniviers d'un point de vue anthropologique et sociologique, ils restent souvent fortement similaires dans leurs approches et il semblerait qu'en dehors de Brunhes et Girardin, la majorité des écrits postérieurs se basent tous sur leurs écrits. En d'autres termes, les ressources présentent dans les livres ont tendances à s'auto-référencer et manque cruellement de diversité dans les sources. Cela peut certainement s'expliquer par la forte présence de l'oralité dans la transmission des savoirs et des connaissances au sein de la vallée. Pourtant on peut discerner deux types d'approches différentes dans la littérature sur le sujet. La première, scientifique et basé sur un principe d'observation est la plus présente des deux. Dans celle-ci, l'auteur se place en autorité extérieure à la vallée et n'a pas de vision à long terme sur la réalité du terrain. Quant à la deuxième, il s'agit bien souvent d'anniviarde-s qui font un travail de retranscription des connaissances orales afin qu'elles ne se perdent pas. C'est le cas notamment de Crettaz, de Vouardoux ou encore de Metrailler-Salamin.

Yvonne Jollien-Berclaz, née en 1942, est aujourd'hui présidente de l'association pour l'archéologie en val d'Anniviers ARAVA. Elle est née et a vécu à Fang jusqu'à ses dix-huit ans. Passionnée par son village natal elle effectue des recherches en amateur sur ses métamorphoses au cours du temps, elle peint également de nombreux tableaux représentant le plus souvent une nature bucolique. Son intérêt pour l'histoire et la découverte l'ont poussé à acquérir les parcelles sur lesquelles s'implantait les ruines du village médiéval de Tiébagette à Fang. Et a effectué les premiers travaux de défrichages pour que le site soit par la suite étudié et scientifiquement confirmé, notamment par l'UNIL dans le cadre de la thèse de Mr. Oliver Rendu¹¹. Elle se décrit ainsi:

38 RENDU, 2017

— Petite fille j'avais déjà la passion de la créativité. Je me disais fille de la brousse, tout inventer pour survivre, avec rien l'ont pouvait

*tout faire. Et me voilà encore active à 81 ans.
Beau cadeau de la vie! —*

Son témoignage m'a été fort utile pour comprendre comment la vie se déroulait au quotidien et je ne peux que être reconnaissant du temps qu'elle a pris pour répondre à mes questions et me transmettre le savoir considérable qu'elle a pu emmagasiner.

— Nous ne bougions pas vraiment, on vivait à l'année dans le village de Fang, quelques fois durant l'été, on montait aux Voualans, en dessous de Vercorin pour faucher et préparer du fourrage pour l'hiver, là on avait un mayen rudimentaire avec un raccard pour le foin, mon père descendait aussi quelques fois à Sierre, là il avait quelques lignes de vigne et un petit pied à terre. Mais moi je ne l'accompagnait que très rarement.

Mon père est né en 1905, durant son adolescence, il a eu la chance de suivre une formation pour devenir maçon, cette dernière lui a permis de trouver plus facilement des travaux et d'apporter un peu d'argent pour la famille.

*On avait l'école à Fang, pendant les six mois d'hiver. L'été était consacré aux travaux de la terre, pour lesquels on devait aider nos parents, notre père nous confectionnait des outils adaptés à notre taille et Maman nous fabriquait des tabliers, on avait pas beaucoup de vêtements :
Les habits du dimanche que l'on sortait pour la messe et qui devaient toujours rester propres. Ils étaient entreposés dans la seule armoire dont nous disposions.*

Un tablier que l'on portait pour l'école et un autre pour tous les jours. Des tabliers qui étaient dotés d'une grande poche centrale dans laquelle on pouvait ranger des outils où à manger pour le

midi.

Tous nos vêtements étaient confectionnés par maman. Cela arrivait que mes trois sœurs et moi devions nous prêter des chaussures car nous ne possédions pas toutes des chaussures convenables pour les dimanches de messe.

La chèvrerie était une sorte de garderie pour les chèvres du village. Toutes les familles qui possédaient des chèvres devaient participer à la garde du troupeau. La répartition des jours de gardiennage se faisait en fonction du nombre de têtes possédées par la famille. Mais généralement, on était un groupe de 4 à 5 enfants, et on y passait la journée. Comme on s'ennuyait, on passait nos journées à faire des jeux et à fumer de la liane³⁹ toute la journée.

³⁹ Clematis vitalba (aussi connue sous le nom de bois à fumer)

Etant donné que nous n'avions pas énormément d'argent les seules dépenses que mes parents se permettaient de faire servaient à l'amélioration de notre qualité de vie, soit par l'achat de denrées alimentaires non périssables soit par l'acquisition de parcelles.

Jamais mes parents n'ont achetés de jouets pour nous. On devait créer des jeux avec ce que l'on avait à disposition et l'imagination nous permettait de faire des miracles avec le peu qu'on avait. Cependant, ma tante qui travaillait dans la vallée du Rhône, en ville de Martigny m'avait offert une boîte de crayons. Un bien que je protégeais comme un trésor et qu'aucune de mes sœurs n'avait le droit de toucher.

Notre famille ne pratiquait pas le nomadisme comme décrit dans les livres, d'ailleurs peu de personnes que je connaissait le faisaient. Dans le village de Fang, la seule forme de déplacement

annuel dont je me souviens était pour l'entretien des vignes. Pendant la période du Carême, des gens montaient et descendaient jusqu'à Sierre pour l'entretien des vignes. Mais il est possible que ce soit dû au fait qu'il n'y avait pas de grosse exploitation bovine dans le village, Mon père, lui, ne possédait que des chèvres, des cochons et des poules, il ne montait donc jamais à l'alpage.

40 Four mis à disposition des habitants par le seigneur,

On faisait du pain trois fois dans l'année, on le faisait au four banal⁴⁰ de Fang. Il y avait un tournus pour que chaque famille puisse préparer son propre pain à tour de rôle. Cela impliquait que nous devions manger le même pain durant quatre mois. Autant dire que vers la fin, il ressemblait d'avantage à de la roche qu'à du pain. On le coupait à la hache et on le trempait dans du bouillon ou du lait pour le ramollir.

41 tissus adipeux de porc confits dans leur graisse

Les repas étaient principalement composés de céréales et de légumes. C'était d'ailleurs souvent de la polenta, que ma mère renversait sur la table et que l'on mangeait sans assiette. On l'accompagnait de greubons⁴¹ pour que le repas soit plus consistant.

Lorsque l'on passait la journée à l'extérieur, on prenait avec de quoi manger pour le midi, c'était généralement un simple bout de pain et un morceau de fromage.

Yvonne me décrit bien que, malgré l'amour qu'elle a pour cette vallée, leur vie n'était pas simple et que les seules fois où elle avait la chance de pouvoir descendre dans la vallée du Rhône lui apparaissait comme une délivrance.

Et qu'en est-il de la place de la femme dans le noyau familial anniviarde? Si l'on ne s'étonne pas de retrouver dans le val d'Anniviers comme ailleurs le carcan traditionnel du patriarcat dans sa forme la plus pure. L'Anniviarde semble subir une injustice encore plus violente que dans le reste des

alpes. En 1855, Edouard Desor décrit la condition féminine en Anniviers avec des mots durs :

— La galanterie, à plus forte raison, n'a point encore pénétré jusqu'ici. La femme est plus ou moins l'esclave de l'homme. Le mari et la femme s'en vont-ils ensemble à la plaine avec leur mulet, c'est toujours monsieur qui monte sur la bête, tandis que la femme est obligée de trotter à côté.

La première fois que je fus témoin de cet usage, cela m'indigna et j'aurais volontiers fait une leçon au maroufle qui se prélassait ainsi sur son mulet. Mon compagnon m'apprit l'usage de la vallée. Il paraîtrait même que l'idée de réclamer sa part du mulet, quand elle est avec son mari, ne vient à l'esprit d'aucune Anniviarde.

Dans de telles conditions, la beauté des femmes ne peut pas être de longue durée. J'ai vu des femmes auxquelles on aurait donné cinquante ans et qui n'en avaient pas trente. Ce qui m'a surtout frappé chez elles, c'est un certain air masculin, qui se trahit dans leur physionomie aussi bien que dans leur maintien, et qui est encore augmenté par leur habitude de faire de grands pas. Cette allure est sans doute très rationnelle dans les montagnes, mais elle n'est rien moins que gracieuse. —⁴²

42. DESOR, 1855, pp. 12-14.

Lors de mon entretien avec Yvonne, elle m'expliqua que la femme n'avait pas de rôle décisionnaire et qu'il était impossible pour sa mère de pouvoir ne serait-ce que participer aux discussions politiques du village. Selon ses propres termes, la femme n'existe pas sous sa forme d'humaine mais comme un bien que possède l'homme au même titre qu'un outil. Elle me raconta aussi que jamais elle n'avait eu le droit de faire du ski, que c'était un loisir d'homme et que les filles faisaient de la luge à la place.



PERSPECTIVES

Le Val d'Anniviers offre un paysage qui semble à la fois sauvage et dompté par l'humanité. Depuis des siècles, les communautés locales se sont adaptées aux conditions naturelles difficiles en développant un mode de vie unique, oscillant entre nomadisme et sédentarité. L'agropastoralisme, pratiqué de manière continue et régulière, a laissé son empreinte sur la morphologie du paysage alpin, avec des constructions et des installations spécifiques dédiées aux différentes étapes de la vie annuelle du val.

Cependant, l'économie de marché et l'industrialisation ont entraîné des changements radicaux dans cette vallée, transformant une économie vivrière en une agriculture commerciale et entraînant une spécialisation et une séparation entre l'agriculture et le pastoralisme. Les habitants ont dû s'adapter, abandonnant leur mode de vie nomade pour s'installer dans des centres plus économiquement viables, ce qui a engendré la disparition progressive de l'agropastoralisme traditionnel.

Malgré ces transformations, les vestiges de cet héritage agropastoral persistent dans l'espace paysager alpin, servant de rappel tangible de la riche histoire de la vallée et des rouages du quotidien anniviard passé.

Chaque lieu de ce val est une pièce qui est définie par sa fonction. Chaque usage qui s'y produit n'a pas d'impact en soi sur la forme de l'architecture, mais sur son implantation dans le territoire. Le bâti en lui-même n'est rien qu'un abri, un habitat creux, vide, dénué de toute domesticité car cette dernière réside dans le mobilier, tout ce que l'anniviard·e transporte sur le dos de son mulet, c'est cela, le domestique en Anniviers.

Parmi les quatre étapes de la transhumance anniviarde, celle qui me fascine le plus est de loin l'alpe. La raison en est simple, les édifices construits sur ces hauteurs où plus aucun arbre ne pousse représentent le paroxysme de l'architecture de cueillette. C'est l'espace du val qui voit le plus de diversité

dans son bâti car l'humain·e a du composer avec le territoire presque désertique. On peut y trouver notamment des abris composés uniquement de pierre sèches qui viennent s'adosser à des blocs erratiques ou encore des couverts taillés dans la roche de falaises abruptes.

Si l'on devait approfondir le sujet au travers d'un projet architectural, ce serait selon moi sous le spectre de la transmission. En cherchant à représenter, avec les outils de l'architecte, cet habitat étalé sur le territoire et les mouvements incessants qui s'opèrent au cœur de cette vallée alpine. Il serait d'autant plus intéressant de pouvoir récolter plus de témoignages afin de pouvoir retranscrire à l'aide d'un médium adapté les différents récits que les anniviard·es ont encore dans leur mémoire.

Ainsi, au travers de la retranscription de ces témoignages, il serait possible de se faire une idée plus intime de la domesticité du val et du quotidien anniviard.



BIBLIOGRAPHIE

Principale

Blondel, Louis. « Quelques vieilles maisons rurales du Valais et leur décor », s. d.

Brunhes, Jean, et Paul Girardin. « Les groupes d'habitations du Val d'Anniviers comme types d'établissements humains ». *Annales de géographie*, 1906, 329-52.

Carmody, Francis J., et Gaston Bachelard. « La poétique de l'espace ». *Books Abroad* 32, n° 1 (1958): 41. <https://doi.org/10.2307/40099309>.

Crettaz, Bernard. *Nomades et sédentaires*. Editions Grounauer, 1979.

Département de l'économie, de l'énergie et du territoire Service de l'agriculture. *Projet qualité paysage : Anniviers – Chalais – Chippis – Grône*. Canton du Valais, 2014.

Giromini, Patrick. *Transformations silencieuses : études sur l'architecture alpine*. École polytechnique fédérale de Lausanne, 2021.

Gubser, Christine, Gaby Volkart, Michael Dipner-Gerber, Stefan Eggenberg, Christian Hedinger, Monika Martin, Thomas Walter, et Willy Schmid. *Prairies et pâturages secs d'importance nationale*. Office fédéral de l'environnement OFEV. *L'environnement pratique*, UV-1017-F, 2010.

Luginbühl, Yves. « Quelle dimension paysagère pour l'agropastoralisme ? », s. d.

Métraiiller-Salamin, Amélie. *Les Anniviards de Sierre - La vie de quartier au terme des transhumances (1940-1960)*. Université de Lausanne, 2009.

Meyer, Jürg. *EnviroTools : étages de végétation*. Club Alpin Suisse, 2018.

Monnier, Rémy. « Mœurs et coutumes d'Anniviers. » In *Annales Valaisannes*, 381-84, 2007.

Rapoport, Amos. *Pour une Anthropologie de la Maison. Aspects de l'Urbanisme*. Dunod, 1972.

Rüegg, François. *La maison paysanne, histoire d'un mythe*. infolio éd.

Archigraphy. Gollion, 2011.

Rüegg, François. « Les maisons bourgeoises dans l'espace traditionnel annivard (Suisse) ». *Études rurales*, n° 83 (1981): 69-95.

Vouardoux, Amélie. Grimentz et sa Bourgeoisie. Bourgeoisie de Grimentz. Grimentz, 2012.

Secondaire

Della Casa, Philippe. La préhistoire des alpes : enjeux scientifiques, méthodes et perspectives de la recherche. Université de Zurich, 2009. https://www.unige.ch/sciences-societe/geo/files/2714/4464/7600/Globe2009_Article1_.pdf.

Friedman, Yona. Comment habiter la terre. L'Eclat, 2016.

Gschwend, Max. « L'architecture populaire et son adaptation aux besoins de la vie moderne en suisse », 1975. https://www.icomos.org/public/monumentum/vol15-16/vol15-16_14.pdf.

Hessle, Anna, Frida Dahlström, Bolette Bele, Ann Norderhaug, et Mats Söderström. « Effects of breed on foraging sites and diets in dairy cows on mountain pasture ». *International Journal of Biodiversity Science, Ecosystem Services & Management* 10, n° 4 (2014): 334-42. <https://doi.org/10.1080/21513732.2014.968805>.

Homburger, Hermel, Andreas Lüscher, Michael SchererLorenzen, et Manuel K Schneider. « Patterns of livestock activity on heterogeneous subalpine pastures reveal distinct responses to spatial autocorrelation, environment and management ». *Movement Ecology* 3, n° 1 (2015): 35. <https://doi.org/10.1186/s4046201500536>.

Hunziker, Rudolf. *Der Bauernhof und seine Lebensgemeinschaften*. Heimat-Verlag. Bern, 1943.

Keshavjee, Rafique, Babar Mumtaz, Emma Hooper, Lee Horne, Jin Dajin, et Chang Jing Qi. *The changing rural habitat*. Concept Media Pte Ltd. Vol. Background Papers. The Aga Khan Award for Architecture. Singapore, 1981.

Kharmich, Hassan, Mouna Sedreddine, et Siham El Rharbi. « Les matériaux de

construction locaux, un appui pour une architecture contextuelle autosuffisante en énergie », s. d.

Mallet, Madelène. « Agriculture et tourisme dans un milieu haut-alpin: Un exemple briançonnais ». *Études rurales*, n° 71/72 (1978): 111-54.

Quartier, Claude. *Le Pays-d'Enhaut - Les fromagers et l'avenir des Alpes*. Éditions 24 Heures, 1978.

Raniolo, Salvatore, Enrico Sturaro, et Maurizio Ramanzin. « Human choices, slope and vegetation productivity determine patterns of traditional alpine summer grazing ». *Italian Journal of Animal Science* 21, n° 1 (2022): 1126-39. <https://doi.org/10.1080/1828051X.2022.2097453>.

Rendu, Oliver. *Le territoire de Fang (Val d'Anniviers, VS) du XIVe au XVe siècle : entre Histoire et Archéologie*. Université de Lausanne, 2017.

Sautier, Jean-Luc. *Aménagement des alpages : Les ouvrages du génie rural, guide pratique*. AGRIDEA, 2009. https://www.vs.ch/documents/5555219/5970789/1738_1_F_09_WEB_Amenagement-alpages.pdf/5a52cda5-7eao-46df-a675-725be80002ad.

Société vaudoise d'étude et d'encouragement des améliorations foncières. *Chalets d'alpages*. SVEEAF, 1948.

Vessereau, Marcelle. *L'Adret et l'Ubac dans les Alpes occidentales*. Vol. 30. *Annales de Géographie* 167, 1921.

Zimmermann, Clemens, et Jean-Marie Dupuy. « La modernisation des campagnes allemandes (XIXe-XXe siècle). Les apports de l'historiographie récente ». *Histoire & Sociétés Rurales* 11, n° 1 (1999): 87-108. <https://doi.org/10.3406/hsr.1999.1086>.





Remuage annivard, METRAILLER-SALAMIN, 1900, p. 181 |







Machine agricole, Médiathèque Valais, Matigny, 1900 |

Refoins, Médiathèque Valais, Matigny, 1920 |



[illegible]